LE SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 8. --- Aout, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.).............. $2 00
" CE CAHIER.............................. 0 20
" TROIS CAHIERS......................... 0 50



NOUVELLE-ORLEANS.
Chez Jos. BARTHET, EDIT., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

IMPRIMERIE DE J. LAMARRE, 96, PASSAGE DE LA BOURSE.

la maladie. "La science est l'aperception des harmonies de l'univers," et l'on comprend combien la science humaine est encore incomplète. Il y a une science au-dessus de la science officielle ; les bons *médiums* en sont les ministres, et il s'en trouve partout. Cherchez-les; étudiez cette science occulte, pour l'enseigner ensuite ; éclairez-vous et éclairez les autres sur les lois *inflexibles* qui régissent le monde : les unes qui amortissent (on les évitera), les autres qui vivifient (on les invoquera); mais ne priez pas Dieu de suspendre pour vous l'action d'aucune de ces lois : Il ne le ferait pas, Il *ne peut pas* le faire.

Blasphème ! vont s'écrier encore les dévots orthodoxes, eux qui prétendent que "rien n'est impossible à Dieu." Ils se trompent : tout ce qui est en désaccord avec les lois divines, c'est-à-dire naturelles, est *impossible* à l'Auteur de ces lois, qui ne peut se mentir à Lui-même. Quoique tout-puissant, dans le sens de la raison, Il ne peut faire que deux et deux ne fassent pas quatre, que deux lignes parallèles puissent jamais se rencontrer ; si vous perdez un membre, Il ne peut vous le faire repousser ; si vous êtes mort, Il ne peut vous ressusciter. Lazare n'était pas mort. Les moyens officiels de constater la mort sont plus sûrs aujourd'hui qu'il y a dix-huit siècles, et cependant les plus habiles médecins s'y trompent encore quelquefois : ils croient bien morts des malheureux qui ne sont qu'en léthargie et qui se réveillent ensuite dans la tombe, pour y succomber au plus affreux des supplices !

Il y a pourtant moyen d'éviter tant de maux : moyen naturel et simple, mais que l'on dédaigne, parce qu'il ne fait pas encore partie de la routine officielle. Il faut l'y faire entrer, comme on l'a fait de tant d'autres choses que les savants déclaraient impossibles : en dernier lieu, le télégraphe transatlantique. Eh ! de quelle autre importance est le télégraphe céleste, dont les spiritualistes s'occupent à poser les fils !

Mais si la science est lente à se faire, si les hommes rejettent pendant longtemps les idées nouvelles, c'est que leur jugement a été faussé par la philosophie régnante, qui est la conséquence, à plus d'un égard, d'une théologie absurde. Ce n'a été qu'à la longue que le clergé a cessé de dire que la Terre était plate et que les astres tournaient autour d'elle ; mais il enseigne encore bien d'autres erreurs : par exemple, "la résurrection de la chair," quoiqu'il soit admis que nos corps se renouvellent tous les sept ans, et que, par conséquent, l'homme qui meurt septuagénaire a successivement revêtu la matière de dix corps. Ressusciterait-il avec tout ce bagage-là ?

L'éducation par le clergé comprend une foule de sottises. Il est vrai que l'enfant intelligent les repoussera, dès qu'il saura raisonner ; mais il aura perdu un temps précieux. Quant aux enfants peu intelligents, on sait ce qu'ils deviendront en de telles mains, si on les y laisse.

Nous trouvons, dans la *Revue de l'Ouest*, une série d'articles remarquables sur l'*Education* ; nous ne pouvons mieux faire que d'en emprunter les deux fragments que voici :

“ Quelle est la base de tous les systèmes officiels d'éducation ? La religion. Et qu'est-ce que la religion ? La croyance en Dieu, à une loi morale, et à la sanction de cette loi par des récompenses et par des châtiments, soit dans cette vie, soit dans une vie future. Nous savons que la religion peut être définie d'une manière plus philosophique. Mais admettons qu'elle soit ce que nous venons de dire, et discutons-en la valeur au point de vue de l'éducation.

On dit à l'enfant qu'il y a un Dieu créateur, c'est-à-dire un être tout-puissant, qui a tiré du néant le ciel et la terre. Cette notion fondamentale est-elle exacte ? Oui et non. Les mots ne sont qu'un bruit et un souffle. La même combinaison de syllabes peut exprimer une vérité sublime ou une monstrueuse absurdité, suivant la disposition morale de celui qui l'énonce ou de celui à qui elle s'adresse. Vous qui donnez à l'enfant cette première leçon de métaphysique, qui êtes-vous ? Etes-vous un homme libre, juste, fort et utile ? Travaillez-vous ? produisez-vous ? vous êtes-vous fait ce que vous êtes, et la société vous doit-elle une partie de sa richesse ? Si vous pouvez répondre oui à toutes ces questions, nous vous reconnaissons le droit de parler à l'enfant et de développer en lui l'idée d'un être créateur. Etes-vous un oisif, un privilégié, un mendiant, un parasite de l'ordre social, vous ne pouvez enseigner que l'erreur, et votre religion ne peut être qu'un mensonge. Plus vous entassez les preuves, les livres, et les autorités, plus vous mentez. Plus vous fortifiez votre dogme, plus vous démontrez vos doutes et votre ignorance. Plus vous affirmez péremptoirement, plus votre raison se trouble et chancelle. Vous ne pouvez plus croire à ce que vous dites ; mais l'enfant vous ouvre son intelligence vierge et reçoit vos paroles sans défiance. Voyons ce que devient en lui votre enseignement religieux.

Une doctrine abstraite n'entre pas dans l'esprit de l'enfant. Elle n'acquiert de signification pour lui que lorsqu'elle est expliquée par des faits. L'enfant à qui on parle de Dieu, juge de cet être par celui dont il reçoit l'instruction ; il multiplie la force humaine par dix, par cent, par mille, pour arriver à la conception de ce qu'il a entendu appeler la toute-puissance; il mesure la création par les actes qu'il voit accomplir ou qu'il accomplit lui-même; il s'élève à l'idée de Providence par la sagesse qu'il croit découvrir dans son père ou dans son pédagogue et par la ligne morale qu'on lui apprend à suivre. Son père, que fait-il ? Aussi peu de choses utiles que possible, en obtenant des autres le plus de services gratuits qu'il peut ; il s'efforce de vivre dans le loisir, dans l'opulence, et de faire jouir sa famille des mêmes avantages, aux dépens de ceux qui l'entourent. Mieux il réussit dans ce plan de conduite, plus il a d'importance, de grandeur et de gloire aux yeux du monde. Voilà ce que l'enfant comprend à merveille, voilà le commentaire vivant, clair et intelligible de sa leçon de catéchisme. Cette magnificence de son père, il n'a qu'à l'élever à la millième puissance, et il aura une idée très-orthodoxe de celui qu'on lui recommande d'appeler son père céleste. Il vous dira que celui-ci vit comme les princes de la terre, et beaucoup mieux encore, dans une oisiveté seigneuriale ; qu'autrefois il a daigné sortir de son repos pour créer l'univers et en régler le mécanisme par la vertu magique de son commandement, mais qu'il n'est pas astreint au travail comme un vil ouvrier, et qu'il se contente aujourd'hui de gouverner son empire par des subalternes. L'apprenti théologien vous dira encore que son père céleste, aussi bien que celui d'ici-bas, a sa famille privilégiée, à qui il réserve son héritage et toutes ses faveurs, tandis qu'il appesantit sa colère sur la populace maudite des damnés, contraints de glorifier par leur supplice l'aristocratie des élus. Tels sont les éléments de l'éducation religieuse, telle est la parole de vie qu'on sème dans l'âme de la jeunesse, qui y pousse de si profondes racines et qui s'oppose avec tant d'opiniâtreté au développement de la raison.

On a beau enseigner la même doctrine, inculquer en apparence les mêmes principes à l'enfant riche et à l'enfant pauvre, les faits et l'expérience sont plus éloquents que les mots, et le dieu du privilégié n'est pas le dieu du déshérité ; ou, si c'est le même personnage, il se montre à l'un comme un père trop indulgent, et à l'autre comme un maître dur et cruel. C'est en vain que vous prêcherez au malheureux la patience

et la résignation, que vous lui promettrez une éternité de délices en dédommagement de quelques jours de souffrance, la logique de la vie parlera encore plus clairement à son intelligence que tous vos sermons hypocrites, et votre " Bon-Dieu " n'est pour lui qu'un inexorable tyran. Enfant, il y croit et tremble devant celui qu'on lui ordonne d'aimer et d'adorer. Devenu homme, il se résigne au crétinisme et à l'esclavage, il renonce à penser et à vouloir, ou il rejette avec horreur une croyance dont on a fait le symbole et la consécration de toutes ses misères; il se révolte contre le despotisme intellectuel, en attendant qu'il puisse reconquérir sa liberté politique et sociale.

Faut-il donc renoncer à toute notion religieuse et bannir de l'éducation l'idée de Dieu, de la création, de la spiritualité et de la vie future? Nous l'avons déjà dit, nous n'avons pas à discuter une modification de détail dans un système radicalement faux. Toutefois, s'il fallait donner notre avis, nous dirions : Oui, supprimez au moins ce mensonge et cette hypocrisie. Votre éducation pervertit le cœur et l'intelligence de l'enfant ; mais si vous ne touchez pas à la question religieuse, peut-être gardera-t-il au fond de l'ame un principe intact de vérité, qui grandira, protestera contre l'erreur et le rachètera un jour de la dégradation à laquelle vous le condamnez. Cependant, nous croyons à l'Esprit universel, à l'Humanité infinie et à la création, c'est-à-dire à l'éternelle fécondation de l'Humanité par l'Esprit. Ce n'est pas là un théorême de géométrie ou d'algèbre, qui, une fois logé dans l'entendement, y demeure immobile. C'est une croyance vivante, qui se fortifie et s'illumine par un travail rationnel, mais qui s'altère, se trouble et s'obscurcit dans l'ivresse du vice ou dans la léthargie de l'oisiveté. Pour initier l'enfant à cette croyance, il faut d'abord l'habituer à la rectitude morale et à une existence laborieuse. Quand il sentira l'empire de sa raison sur ses sens et sur son organisme, quelques paroles suffiront pour faire éclore en lui l'idée de l'Esprit tout-puissant. Quand il fera librement usage de ses forces pour produire ce qui est utile à ses semblables et à lui-même, il devinera le mystère de la création. Quand il exercera toutes ses facultés, la conscience de sa valeur croissante lui dévoilera le secret de sa destinée immortelle. L'expérience de son propre travail lui fera comprendre tout ce que l'Humanité a fait pour lui et ce qu'il doit faire pour s'acquitter envers elle ; il saura qu'elle n'est pas fatalement condamnée à la servitude et au malheur, qu'elle peut triompher de toutes les oppressions, et que le

devoir de ses enfants est de travailler sans relâche à son affranchissement. Telle est la religion, telle est la morale que nous proposons de substituer à la théologie dominante et à la métaphysique officielle."

" Une question souvent agitée est celle de savoir si l'éducation collective est préférable à l'éducation individuelle. On a fait valoir une foule de raisons pour ou contre l'affirmative; mais pour faire une réponse convenable à cette question, il faudrait d'abord savoir ce qu'on veut enseigner aux enfants, dans la famille, dans le collége ou dans le pensionnat. S'agit-il de maintenir la routine de l'instruction théologico-classique, avec l'orgueil et les préjugés qui résultent de la distinction des castes, tous les vices du système nous paraissent aggravés dans l'éducation collective. La sollicitude des parents exerce sur l'enfant une influence morale qu'on peut rarement attendre des instituteurs mercenaires. Si le père et la mère ouvrent les yeux sur les abus sociaux, ils peuvent au moins partiellement en garantir les jeunes êtres dont la nature leur a confié la tutelle. Mais les établissements d'instruction publique ne subsistent qu'en raison même du respect qu'on y professe pour les abus et les préjugés dominants.

Dans les pays gouvernés par une autorité despotique, tout enseignement est soumis au contrôle de cette autorité, toute école est nécessairement une école de théologie et de despotisme. L'opinion peut bien lutter sourdement contre le régime de la force, quelques idées de liberté peuvent pénétrer jusqu'au fond des colléges, sous un déguisement grec ou romain, mais l'opposition universitaire n'a aucune valeur sérieuse au point de vue de la réforme sociale ; elle ne représente que les priviléges et les prétentions de la bourgeoisie. Elle peut contribuer à une transformation politique; mais l'esprit dont elle émane sera toujours un obstacle au triomphe de la démocratie.

Aux Etats-Unis, nulle entrave légale ne s'oppose en apparence au développement de l'instruction publique. Là il n'y a aucune intervention gouvernementale comme en France, aucune centralisation, aucun monopole ; et pourtant l'éducation n'est pas libre. Quel est le tyran qui l'opprime ? L'opinion. Tant que vous êtes vous-même un des suppôts de cette puissance, vous vous estimez parfaitement à l'aise. Tant que vous appartenez à une des nuances de l'orthodoxie chrétienne, vous pouvez chercher votre milieu presbytérien, méthodiste, épiscopal ou catholique, confier vos enfants à des

adorateurs de la Bible ou du crucifix, et trouver tout naturel qu'on les élève dans les superstitions dont vous n'avez jamais songé à vous débarrasser. Il n'est pas jusqu'aux Jésuites qui ne sachent très-bien s'accommoder de ce régime. Du moment que l'opinion est souveraine, elle vaut à leurs yeux la peine d'être courtisée. Ils ont successivement gagné et perdu les bonnes grâces de tous les potentats ; ils savent quels ménagements ils ont à prendre auprès de la reine capricieuse du Nouveau-Monde. Ils sont venus humblement mettre à son service leur longue expérience pédagogique.— Mais vous êtes des émissaires de la royauté, leur a dit l'Opinion, de sa plus grosse voix. — Nous ! grand Dieu ! ont répondu les enfants de Loyola, en levant les yeux au ciel, n'avons-nous pas été persécutés par tous les rois et chassés de tous les royaumes ? — Mais vous êtes la milice du pape, les ennemis de la Bible et de la liberté. — Il est vrai que le pape est notre chef spirituel ; mais jamais, oh ! non jamais, il ne se mêle d'affaires temporelles. Comment donc oserions-nous y toucher nous-mêmes ? La Bible ! mais elle sert de fondement à notre sainte religion. La liberté ! mais personne n'en sent mieux le besoin que nous. N'avons-nous pas défendu la doctrine du libre arbitre contre les Jansénistes, et notre amour de l'indépendance ne nous a-t-il pas exposés aux plus rudes coups de la tyrannie ? — Il y a place pour tous, a dit enfin l'Opinion. Travaillez. Nous vous verrons à l'œuvre.

Ils ont travaillé et l'on peut maintenant mesurer leur ouvrage. L'Opinion n'a pas à se plaindre : elle a été parfaitement servie par eux. Ils lui ont fait des républicains comme elle en voulait pour se reposer des émotions révolutionnaires, des démocrates dévoués à la Constitution immuable et aux institutions surannées, des marchands, des banquiers, des médecins, des avocats, des politiqueurs, des parleurs, oh ! surtout des parleurs ! Les Jésuites, avec la finesse qui les distingue, ont flairé tout d'abord le faible des Anglo-Américains pour le *speech*, et ils ont dit : Voilà ce qu'il faut cultiver. C'est par là que nous assurerons nos succès, c'est par le bavardage que nous rendrons la liberté ridicule, c'est par les mots que nous étoufferons la pensée. Tel est le calcul, tel est le plan de la sainte compagnie. De toutes les sectes qui se disputent l'éducation aux Etats-Unis, c'est assurément celle qui a vu le plus clair, qui a fait le moins de bruit et le plus de chemin.

Mais si vous ne relevez ni de Luther, ni de Calvin, ni de Henri VIII, ni de Wesley, ni de Loyola, ni d'aucun autre

chef approuvé, sanctionné, canonisé par une certaine fraction de l'opinion, si vous rejetez l'autorité de la Bible aussi bien que celle du pape, si vous ne reconnaissez d'autres lois que celles de la nature et de la raison, vous trouverez difficilement la liberté pour vous-même dans les relations sociales, et pour vos enfants dans les écoles à la mode. A moins de rester dans un isolement absolu, vous êtes entraîné bon gré mal gré par les rouages de la machine légale, et à moins de garder vos enfants sous votre surveillance immédiate, il faut les livrer à un système d'éducation qui déprave le cœur et fausse l'entendement. Soyons juste cependant, et hâtons-nous de reconnaître que l'émancipation politique, la décentralisation administrative et religieuse n'ont pas été pour ce pays sans résultats avantageux. Ici du moins toutes les hypothèses philosophiques et sociales peuvent se produire, se discuter et même s'essayer, sans crainte du cachot et de la proscription. Cette liberté relative ne date pas de loin : elle a long-temps lutté contre le fanatisme et la loi de Lynch, avant de prendre définitivement sa place au soleil de la République, et maintenant encore elle est bannie de la région où domine l'institution de l'esclavage. Mais enfin, telle qu'elle est, elle atteste un mouvement progressif de l'esprit public et nous promet de nouvelles conquêtes. Hier, le paradoxe se cachait honteusement ; aujourd'hui il paraît au grand jour et affirme ses droits; demain, il sera reconnu pour la vérité, et passera de la théorie à l'application.

Déjà quelques innovations d'une certaine hardiesse ont été tentées dans le domaine de l'éducation. Nous ne pouvons les apprécier à leur juste valeur, mais nous les signalons comme des traits de courage. Faire exécuter aux jeunes filles réunies dans un pensionnat, non-seulement des travaux de couture, mais tous les ouvrages domestiques généralement abandonnés à des mercenaires ; les habituer à préparer leurs aliments à tour de rôle, à laver leurs vêtements, à nettoyer leurs chambres et à tenir toute la maison en bon ordre, voilà une entreprise qui doit paraître fabuleuse aux demoiselles dont les doigts mignons ne connaissent que la broderie, la plume et les touches d'un piano. Cependant, ce n'est point un rêve. La chose s'est faite et se fait encore, nous assure-t-on, dans le pays des Yankees, qui est aussi le pays des idées ; elle se fait même dans la vallée du Mississipi, et nous espérons qu'elle se fera bientôt partout. Réussit-on dans la pratique? réalise-t-on ce plan de communauté juvénile par les moyens les plus convenables ? Nous l'ignorons ; mais nous applaudissons cor-

dialement à la pensée-mère d'une réforme dans laquelle nous découvrons le germe de toute une révolution sociale. Il n'y a pas moins d'importance dans un système d'éducation qui paraît se rattacher à la moderne doctrine spiritualiste, et qui a pour promulgateur Mr. O. H. Wellington. Ce système s'applique aux deux sexes, et a pour principe fondamental la nécessité du développement complet de l'organisme. C'est dans l'occupation du jardinage que l'ingénieux réformateur voit le meilleur moyen d'obtenir ce résultat essentiel, et son expérience semble pleinement confirmer cette opinion. Il y a en France des écoles d'agriculture et des écoles d'arts et métiers. Ce sont d'utiles établissements, qui ont pour objet de préparer quelques jeunes gens à une carrière spéciale, mais qui ne modifient en rien la direction générale de l'éducation. C'est l'enfance entière, c'est toute la génération naissante qu'il s'agit de mettre sur la voie du travail et du perfectionnement rationnel. Il est évident qu'une telle réforme est impossible tant que le monopole de l'instruction est entre les mains d'une autorité qui vit d'abus et de rapines. Pour l'obtenir en Amérique, il n'y a pas de monopole central à combattre ; mais nous avons à soutenir une lutte pénible et persévérante contre les efforts combinés du jésuitisme, du puritanisme et du mercantilisme."

—Les journaux du Nord nous apprennent, en effet, que le Dr. O. H. Wellington a établi à Jamestown, sur le lac Chetauque (N. Y.), une école dont on dit beaucoup de bien ; l'objet principal est d'y enseigner à "penser par soi-même". Nous lisons aussi que le *Harmonia College Association* est en train de fonder un collége à Twin Mound (K. T.), et l'une des conditions essentielles est qu'aucune croyance religieuse n'y sera enseignée. L'Institut de Bedford, dans le Comté de Calhoun (Michigan), et dont tous les professeurs sont spiritualistes, dit-on, avait déjà cent-sept élèves l'année dernière. Le prospectus de cet établissement porte ce dont voici la traduction :

"L'objet de l'Institution est de pourvoir aux besoins et aux aspirations de ceux dont l'esprit libéral les porte vers les idées progressives. On se demande souvent : Où pourrons-nous envoyer nos enfants ? dans quels établissements d'éducation trouveront-ils une liberté entière en fait de croyances religieuses ? — Nous pensons être en mesure de répondre à cette sollicitude :

"Quoique nous professions le plus grand respect pour la révélation et pour toutes les classes de religionnaires, nous considérons cependant que c'est pour nous un devoir sacré de garantir aux élèves et à tous ceux qui dépendent de l'Institution, une complète indépendance en fait d'opinions religieuses. L'article suivant, des règlements constitutifs de l'association, ne laisse rien à désirer :

"Aucun étudiant ne sera tenu d'assister à des réunions ou assemblées religieuses quelconques, ni aux cérémonies d'aucun culte. Au contraire, il sera loisible à chacun de suivre son libre arbitre, sans contrôle quelconque en ce qui concerne les opinions religieuses, et sans qu'il puisse être inquiété en rien. Cette garantie, pleine et entière, n'empêchera pas cependant d'inculquer les grands principes de morale et d'en exiger, autant que possible, la pratique de la part des étudiants. Des réunions ayant pour but de discuter les questions de réforme pratique, et d'autres questions d'étude philosophique et morale, auront souvent lieu, et on invite les élèves à y assister...."

Nous voyons aussi, par les rapports des conférences publiques et des Conventions qui se tiennent fréquemment dans diverses parties des Etats-Unis, combien on se préoccupe partout de réformer les systèmes actuels d'enseignement. A l'une des séances du Lycée Spiritualiste de New-York, qui se réunit toutes les semaines et qui compte tant d'hommes distingués, le Dr. Gray disait avec raison, l'autre jour, que les "cercles spiritualistes" seront un puissant moyen de réforme sociale : la connaissance de ce fait que toutes nos actions, bonnes ou mauvaises, sont connues ou peuvent l'être des Esprits qui nous surveillent, exercera une salutaire influence sur la conduite des hommes ; et cette influence sera bien plus grande encore, lorsqu'il sera reconnu que tout, jusqu'à nos pensées les plus secrètes, peut être su, non-seulement des Esprits, mais aussi des mortels qui nous approchent.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer plus d'une fois, l'équivalent de ces paroles se trouve dans les évangiles ; mais on s'est bien gardé de le prêcher, et surtout de le démontrer. Cela est hors de doute à présent.

Multiplions donc autant que possible les "cercles spiritualistes", et qu'ils deviennent une habitude dans les familles.

LE SPIRITUALISME EN FRANCE.

Dès l'année 1846, lorsque le grand médium américain dictait la prophétie que nous avons rapportée [Vol. I, p. 233], on voyait poindre en France des phénomènes qu'on aurait dû étudier. Le *Journal du Magnétisme* appela souvent l'attention sur des "Filles électriques" : c'est ainsi qu'on désignait Angélique Cottin et plusieurs autres qui n'étaient apparemment que des *médiums* dont il aurait fallu développer les facultés naissantes ; mais les appels réitérés de nos amis ne servirent qu'à provoquer les railleries de quelques vaniteux, et il est probable que les demoiselles Fox n'auraient pas été mieux accueillies.

On a été plus sage en Amérique : on a observé, expérimenté en grand ; on a tenu des conférences publiques ; des apôtres ont parcouru le pays ; des publications nombreuses ont vu le jour ; les faits se sont propagés ; les opinions, rectifiées ; et le spiritualisme est parti des Etats-Unis pour aller conquérir le monde. Il s'est posé en France, où Mr. Cahagnet avait déjà essayé de le faire connaître par une méthode moins séduisante, et il y gagne du terrain, malgré l'opposition systématique de ces hommes légers, savants ou non, à qui l'expérience n'enseigne rien. Malheureusement un autre travers s'en mêle : quelques adeptes veulent aller plus vite que ceux qui sont partis les premiers, et ils entravent le progrès, au lieu de le favoriser. Ainsi que nous le faisions entendre dans notre avant-dernier numéro, ces messieurs ne lisent probablement pas les ouvrages de leurs devanciers, les Américains ; ils n'ont tenu aucun compte non plus de ce fait, que dans aucun cercle d'Amérique, peut-être, il n'avait été parlé de réincarnation, et ils ont voulu faire de cette idée un article de foi ! ils impriment que cela va nous être prêché, à nous aussi.... bientôt ! on va, si nous sommes bien informés, jusqu'à changer son nom pour un autre que l'on croit avoir porté lors d'une incarnation antérieure ! C'est pousser un peu loin l'amour des vieilleries.

Nous l'avons dit (vol. I, p. 202) : un médium nous parla aussi de réincarnations, il y a cinq ans ; mais un seul médium ne constituant que l'extrême minorité, nous avons cru devoir garder le silence à cet égard, comme nous nous taisons sur d'autres choses. Ce n'est pas en si peu de temps que l'on peut espérer de résoudre tous les problèmes que le spiritualisme

embrasse. Après dix années de laborieuses recherches, les Américains (au nombre peut-être de quelques millions) ne considèrent encore comme bien établis que ces deux points : notre immortalité individuelle, et la communication entre les morts et les vivants. Tout le reste est plus ou moins dans le vague: du moins il en est ainsi pour nous qui, après avoir beaucoup observé ici (nous n'osons dire *bien* observé), avons parcouru des milliers de lieues pour étudier ce que l'on obtenait dans d'autres localités. Aussi, loin de songer à formuler des dogmes, qui ne reposeraient peut-être que sur le sable, avons-nous plutôt en vue d'offrir des exemples, pour que nos lecteurs expérimentent à leur tour. Plus tard, quand des faits en assez grand nombre et suffisamment variés auront été recueillis, il sera temps de les discuter et de voir ce qui en ressortira.

Le *Journal du Magnétisme*, qui s'occupe aussi de spiritualisme, enregistre toujours des faits.

L'*Encyclopédie Magnétique Spiritualiste*, ce doyen des organes du spiritualisme en France, mais que nous n'avons connu que tout récemment, s'attache aussi à recueillir des faits.

La *Revue Spiritualiste*, si savamment rédigée par Mr. Piérart, avec la collaboration de plusieurs autres écrivains distingués, pense également qu'il faut accumuler les faits, et ne pas se hâter de conclure.

La *Revue Spirite* n'est pas aussi réservée : elle tranche, elle décide des questions que nous aimerions mieux laisser encore en suspens. Nous croyons que nos amis de cette Revue s'égarent ; la manière dont ils procèdent nous semble vicieuse : leur formule d'évocation est *au moins* inutile ; et parce qu'ils auront menacé un Invisible, disant, à la manière du Rituel, et peut-être aussi *voce magnâ* : “ Au nom de Dieu, je te somme de dire la vérité”, ils croient tenir la vérité ! ! !

Ces expressions, nous les lisons encore une fois dans la *Revue Spirite* du mois dernier, où nous voyons aussi que nos amis voulant prouver qu'un “faux Père Ambroise” s'était moqué de nous, ont ouvert leur séance en ces termes : “ Je prie Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit du véritable P. Ambroise, mort à la Louisiane le siècle dernier, et qui y a laissé une mémoire vénérée, de se communiquer à nous. — *Réponse* : Je suis là.”

Il est inutile de reproduire le reste ; il suffira de dire que nous habitons la capitale de la Louisiane depuis trente-deux

ans, et que personne, à notre connaissance, n'a jamais entendu parler d'un Père Ambroise qui aurait vécu dans ce pays, où nos amis de la *Revue Spirite* disent que le véritable Père Ambroise a laissé une mémoire vénérée !

Amis, vous avez récolté selon que vous aviez semé. Soyons prudents, sachons attendre, mais cherchons toujours, sans jamais nous décourager, et dépouillons-nous de toute superstition comme aussi de toute vanité : *il n'y aura ni premiers ni derniers.* Il y a six ans nous procédions un peu comme vous le faites; dans moins de temps vous ferez mieux que nous, car vous êtes plus instruits et vous avez d'aussi bonnes intentions. Vos remarques nous ont valu la communication suivante, *que nous n'avons point provoquée,* et qui a pris vingt-huit minutes : —

Il vient de paraître dans la *Revue Spirite* du mois de juillet dernier un certain article ayant pour titre : "ESPRITS IMPOSTEURS. *Le faux P. Ambroise.*" D'abord nous n'y avons pas attaché une grande importance, et notre intention était de n'en point parler, car il est de certaines choses auxquelles il vaut mieux répondre par le silence, que de leur donner de la publicité. Cependant comme nous ne sommes pas le seul compromis dans cet article, et que parmi ceux qui lisent *Le Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*, il s'en trouve quelques-uns qui lisent aussi la *Revue Spirite ;* comme nous ne voulons laisser planer aucun doute sur la qualité et l'identité des Esprits qui fournissent des communications au premier de ces deux recueils, nous avons pensé qu'il est de notre devoir de donner au lecteur quelques renseignements qui, nous en sommes certains, suffiront pour jeter du jour sur cette affaire, et démontrer clairement de quel côté sont les *Esprits imposteurs.*

Nous dirons donc premièrement, que le P. Ambroise, le véritable P. Ambroise, celui qui a déjà donné un assez grand nombre de communications au *Spiritualiste,* est né à Tours en 1570, et qu'il y est mort en 1638, sous l'habit de Bénédictin ; secondement, qu'il n'y a jamais eu en Louisiane, du moins à notre connaissance, aucun ecclésiastique de ce nom, mort "le siècle dernier," mais bien un brave et digne Capucin espagnol, nommé *Fray Antonio de Sedella.* Cet excellent homme, que tous les habitants de la Nouvelle-Orléans appelaient le *P. Antoine,* était curé de la cathédrale et mourut en 1829. Le soi-disant P. Ambroise de la *Revue Spirite* s'est donc trompé de date, a pris un nom pour un autre, et a

induit le médium en erreur, d'où l'on doit naturellement conclure que les deux P. Ambroise et les deux Clément XIV qui figurent dans cette Revue sont des êtres apocryphes, ou peut-être bien quelques Jésuites incorrigibles qui, sous ces pseudonymes, ont voulu, pour venger leur ordre, faire du tort au *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*, s'égayer aux dépens du cercle de Paris, et lui jouer un tour de leur façon. Cela arrive assez souvent, et nous sommes étonné que ces messieurs qui savent si bien distinguer "le vrai du faux", les Esprits supérieurs des inférieurs ; ces messieurs qui connaissent si bien la hiérarchie céleste, aient pu se laisser abuser à ce point, et ne se soient pas aperçus tout de suite qu'on voulait les mystifier. Il y avait, du reste, un moyen bien simple de reconnaître la vérité, et de s'assurer de l'identité de l'Esprit qui communiquait : c'était de regarder à la page 84 du 1er volume du *Spiritualiste*. Si on l'eût fait, on aurait vu à la dernière ligne de cette page ces quelques mots entre parenthèses, à propos du P. Ambroise : "Ce religieux, de l'ordre de St. Benoît, vivait au 16ème siècle", et probablement ces messieurs n'auraient pas publié le rapport de leur séance.

Ce que nous venons de dire suffisant à prouver d'une manière incontestable quel est le véritable P. Ambroise, et par conséquent, le véritable Clément XIV, nous allons passer à l'article qui a blessé la susceptibilité du cercle parisien, et nous a valu, ainsi qu'à notre interlocuteur, *l'honneur insigne* d'être rangé dans la catégorie des "Esprits bateleurs," auxquels cependant on daigne accorder un peu de raisonnement. "Dans ce dialogue, où le ridicule le dispute à l'ignoble," selon la charitable expression de la *Revue Spirite*, dans ce dialogue, que nous avons relu avec l'attention la plus scrupuleuse, et sans aucune prévention en notre faveur, nous n'avons pas trouvé une idée, pas une phrase, pas un mot qui méritât de semblables épithètes. Nous avons pu, comme cela nous arrive quelquefois, mêler un peu de comique au sérieux afin d'éviter la monotonie, mais nous ne sommes jamais descendu jusqu'au trivial ; et si nous avons cherché à égayer le lecteur, c'est que du sérieux, toujours du sérieux, rien que du sérieux, finirait bientôt par l'ennuyer et le dégoûter.

> " Un style trop égal et toujours uniforme
> " En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme."

Croyez-vous donc, Messieurs, que parce qu'on est dans le monde invisible, on ait entièrement perdu le caractère qu'on avait dans l'autre ? Nous prenez-vous par hasard pour des

Chartreux ou des Trappistes, et faut-il, pour vous plaire, être constamment revêtu d'une triple enveloppe de gravité? Cela pourrait convenir à quelques-uns, mais déplairait, n'en doutez pas, à la majorité, et c'est pour elle que nous écrivons.

Nous n'avons certes pas la prétention de vouloir régenter les autres cercles ni de leur imposer " notre doctrine" ; nous pensons que les Esprits "enseignent" à Paris tout aussi bien qu'à la Nouvelle-Orléans, et nous ne poussons pas la présomption jusqu'à dire qu'il n'y aura bientôt qu'une "seule doctrine", qui est la nôtre. Toutes sont également bonnes, dès lors qu'elles tendent au même but, c'est-à-dire à prouver l'immortalité de l'âme et la communication du monde invisible avec le monde terrestre. Chacun a sa manière d'opérer, et cette diversité est nécessaire, car, ainsi que nous le disions tout à l'heure, ce qui convient aux uns peut souvent ne pas convenir aux autres. Au reste, nous avons déjà, dans un article de février dernier, fait notre profession de foi, en disant qu'il faut, autant que possible, mêler *l'agréable à l'utile*, et nous sommes décidé à ne pas nous écarter un seul instant de cette manière d'agir. Vous pouvez, si bon vous semble, vous croire les seuls dans la bonne voie, mais vous nous permettrez de suivre celle que nous nous sommes tracée, jusqu'à ce que vous nous ayez prouvé que la vôtre est préférable.

C'est avec peine que nous nous sommes vu obligé de répondre à l'article de la *Revue Spirite* ; nous ne l'avons fait qu'à regret, et nous n'en aurions pas dit un mot, si l'on ne s'en fût pris qu'à nous seul. On devrait y regarder à deux fois avant de publier des communications qui ne peuvent que produire un mauvais effet dans le public, en lui faisant voir que les spiritualistes ne sont pas toujours d'accord ; on ne devrait jamais oublier que *l'union fait la force*, et que ce n'est qu'en se conformant en tout point à cet axiome, qu'on réussira à faire triompher une cause qui, sans contredit, est celle de l'humanité tout entière.

Le Pere Ambroise.

Cette communication n'avait pas été écrite sans difficulté, et le médium nous expliquait ce qu'il avait ressenti, lorsque sa main a repris ainsi :

Ne soyez pas surpris que cette communication vous ait un peu fatigué ; c'est que nous-même, nous nous sommes fait violence pour vous la dicter.

AUTRES COMMUNICATIONS.

Les articles suivants sont antérieurs à celui qui précède ; ils ont été écrits spontanément aussi, mais par divers médiums.

L'union fait la force : c'est une maxime généralement connue et dont personne ne songe à contester la validité. Partant de là, on doit admettre que le sentiment contraire, c'est-à-dire une désunion ou dissention dans les assemblées ou dans les sentiments, doit produire la faiblesse et l'incapacité. C'est ce qui arriverait du spiritualisme si, dès sa naissance, ses adeptes se partageaient en deux ou plusieurs camps, adoptant et patronisant des opinions non-seulement différentes, mais complètement opposées. Il ne faut donc pas vous occuper trop des choses de détail, surtout lorsque ayant fait sur un sujet secondaire des questions à un Esprit, même sage, il vous a donné une réponse qui vous paraît satisfaisante ; il ne faut pas pour cela adopter aveuglément son opinion et la présenter au monde comme devant faire loi.

Voyez ce que fait dans un cercle le manque d'harmonie : une seule personne en désaccord peut empêcher la bonne influence d'une douzaine d'autres qui s'accordent très-bien. Il en est ainsi en tout. Ce qu'une personne fait dans une société, un parti le fait dans le monde : il empêche l'accord universel et les bons résultats qui en auraient découlé. Pour éviter ces dissentions, toujours inutiles, toujours nuisibles, ne vous préoccupez que des questions réellement importantes et fondamentales ; sur celles-là, aucun Esprit éclairé ou développé ne vous trompera, et tous s'accorderont à vous répondre : *L'ame survit à sa séparation d'avec le corps ; elle est destinée à une autre existence, indestructible et éternelle, plus heureuse et plus parfaite que celle de la terre.* Que cette ame ait ou non conservé la forme du corps ; qu'elle soit plus petite ou plus grande, plus belle ou semblable, cela importe peu : ce sont des questions très-secondaires, inutiles au moins à agiter.

L'ame est destinée à un progrès sans fin, à s'approcher toujours, de plus en plus, de la perfection divine, que cependant elle ne peut atteindre pendant toute la durée de l'éternité ; car si l'éternité est incommensurable, la perfection divine est insondable et infinie aussi.

Maintenant, que l'ame soit appelée à acquérir ce perfectionnement toujours croissant, en restant dans une sphère éthérée ou en habitant successivement d'autres mondes planétai-

res, ou même en revenant vivre plusieurs existences sur la même planète [ce qui paraît révolter l'esprit de mon médium], peu importe encore : la vérité vraie, la vérité importante et fondamentale, c'est que ce perfectionnement se fera pour tous, plus vite ou plus lentement, d'une manière ou d'une autre, mais, pour tous, selon des lois éternelles et invariables que le Créateur a fondées et que rien ne peut entraver dans leur application.

Laissez donc de côté vos discussions au sujet de la réincarnation des ames ; vivez votre vie terrestre selon votre meilleure conscience, et lorsque vous arriverez dans les sphères, vous y trouverez, avec le bonheur, récompense de vos efforts ici-bas, la solution de tous les problêmes, la fin de tous vos doutes, la source de toutes les félicités.

AFFRE.

De tout temps les prêtres ont été les plus grands ennemis du progrès ; ils l'ont toujours combattu à outrance, et aujourd'hui même qu'il prend des proportions gigantesques, l'obscurantisme clérical fait tous ses efforts pour remettre la lumière sous le boisseau, et replonger la société dans les ténèbres de l'ignorance. Le clergé catholique, oublieux du passé et se croyant plus fort que jamais, relève orgueilleusement la tête, jouit de son triomphe éphémère, et chante ses exploits sur tous les tons ; les journaux ultramontains retentissent du bruit de ses succès, des nombreuses conversions qu'il opère, et leurs colonnes suffisent à peine à enregistrer le bulletin de ses victoires. Tantôt c'est un Juif converti qui, non content d'avoir abjuré la religion de ses pères, endosse le harnais monacal, et lance l'anathème contre les enfants d'Israël ; tantôt c'est une liste de premières communions à n'en plus finir, et de confirmations à en fatiguer le St-Esprit ; ici, de nouvelles églises qui s'élèvent de toutes parts aux dépens des dupes, comme "des signes palpables du mouvement religieux" ; là, les Jésuites fondant en Syrie des écoles arabes, des couvents arabes, ordonnant des prêtres arabes, etc., etc. Enfin, que vous dirai-je? c'est un torrent de bénédictions, un déluge de biens de toute espèce qui tombe sur ces bons prêtres, ces humbles serviteurs de Dieu, et leur fait croire, dans leur ivresse, qu'ils vont redevenir encore une fois les maîtres du monde.

Mais, halte-là, messieurs les conquérants, c'est un but auquel vous ne pouvez atteindre ! Vous vous trompez énormément, si vous vous croyez capables d'imposer une autre fois

votre joug à l'humanité : les peuples ne s'abusent point sur vos intentions, et le ciel, que vous mettez sans cesse en avant pour mieux cacher votre jeu, n'est nullement disposé en votre faveur. Vous n'ignorez pas que c'est surtout lorsque les tyrans se croient le mieux affermis dans leur puissance, que Dieu les frappe d'aveuglement, afin qu'ils se jettent d'eux-mêmes, tête baissée, dans le précipice ; l'histoire est remplie de semblables exemples, et cependant vous paraissez les méconnaître ou tout au moins les avoir oubliés. Tous les moyens sont bons pour vous, quand il s'agit de vous ériger en maîtres ; vous ne reculez devant aucune mesure, lorsqu'elle peut favoriser votre ambition, et vous allumeriez volontiers le feu de la discorde sur toute la surface du globe si vous saviez y trouver votre avantage.

Au lieu de prêcher la paix, vous soufflez le feu de la guerre : vous désirez l'abaissement de l'Angleterre parce qu'elle est protestante ; vous insinuez avec votre astuce ordinaire que la Belgique, la Savoie et les provinces rhénanes ne demandent pas mieux que de se réunir à la France, parce que, selon vous, le ministère belge "est aussi inhabile qu'impie" ; parce que la Savoie demande à grands cris à se séparer du Piémont, ce foyer des *libérâtres ;* parce que les provinces catholiques des bords du Rhin "supportent impatiemment le fanatisme protestant de la Prusse" ; mais vous avez beau couvrir vos vues ambitieuses du manteau de la charité, le bout de l'oreille perce toujours, et personne n'est dupe de vos mensonges, ni de votre prétendue philantropie.

Si nous voulions passer en revue toutes les inepties qu'on rencontre à chaque ligne dans vos journaux salariés, dont les rédacteurs ont depuis long-temps fait litière de leur conscience ; si nous voulions analyser la dix-millième partie des sermons absurdes et anti-progressistes que vous débitez dans vos églises, nous aurions trop à faire, et les bornes d'une communication ne suffiraient pas à une pareille entreprise. C'est pourquoi nous aimons mieux laisser au public éclairé le soin d'en faire justice, et nous préférons user de charité à votre égard, en vous donnant de bons conseils, en vous engageant à faire un retour sur vous-mêmes, et à penser un peu plus à l'avenir. Quoique vous nous regardiez comme des anges déchus, comme des suppôts de l'enfer, nous voulons vous rendre le bien pour le mal, et vous prouver par là que nous valons mieux que ceux qui se disent inspirés du St. Esprit. Nous vous conseillons donc d'être plus circonspects dans votre manière de parler et d'agir, de mettre votre ambition de côté,

de ne plus chercher à abrutir les peuples afin de mieux les asservir et vous faire de leur ignorance un marchepied pour arriver au pouvoir ; de réformer votre religion afin de la mettre en harmonie avec les idées du siècle ; en un mot, de suivre les préceptes de Jésus-Christ, que vous mettez si peu en pratique, et de faire tous vos efforts pour vous rendre dignes des Apôtres dont vous prétendez être les successeurs. C'est le seul moyen d'éviter le sort qui vous attend, si vous persistez dans l'œuvre d'iniquité que vous poursuivez avec tant d'acharnement ; c'est le seul moyen d'échapper à la palme du martyre qui vous est réservée, et que vous ne pouvez manquer d'obtenir quand éclatera la colère des peuples que vous avez si long-temps et si impitoyablement abrutis et retenus dans l'esclavage.

Le rôle qu'il vous reste à jouer est encore assez beau ; vous pouvez par votre bonne conduite, votre influence et les talents que possèdent quelques-uns d'entre vous, rendre de grands services aux hommes, réparer ainsi le mal que vous leur avez fait, et par ce moyen vous attirer leur amour et leurs bénédictions. C'est ce que nous vous souhaitons bien sincèrement et du plus profond de notre cœur.

J. Meslier, *ex-curé d'Etrépigny.*

CORRESPONDANCE.

Pour le bien de la cause, nous prenons la liberté de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et nous recommandons à leurs sérieuses méditations, la portion ci-après d'une lettre que nous a fait l'honneur de nous écrire un chercheur consciencieux et zélé, consul de France à l'un des ports mexicains :

Tampico, 8 Juillet 1858.

Monsieur,

J'ai à vous remercier de votre lettre du 16 juin, qui contient des détails précieux pour la recherche des médiums. Bien malheureusement, la ville que j'habite est petite et les personnes que je vois sont des négociants très-peu touchés de ce qu'il y a d'intéressant dans ce mouvement spiritualiste qui semble devoir changer les relations morales de l'humanité. Il leur faudrait des manifestations physiques, des signes tangibles, et probablement alors, l'étonnement les conduirait à

la réflexion sur la cause. Mais pour obtenir ces manifestations, il faudrait *obtenir* d'abord la réunion assidue de plusieurs personnes; et comme vous posez pour condition qu'elles soient "sérieuses, amies du vrai, et désireuses de s'instruire et de contribuer au bonheur d'autrui," je crois vraiment impossible de réussir à quoi que ce soit à Tampico. Je ne désespère pourtant pas, et, en attendant, je magnétise la table en compagnie de Mad. Favre, qui est douée d'une assez grande puissance. Mais, même en ceci, nous éprouvons des contrariétés provenant de cette puissance : les esprits, qui se refusent rarement à l'évocation, quand Mad. F. les appelle nominativement, déclarent tous être influencés par son fluide au point que la pensée qu'elle formule est immédiatement traduite par le pied de la table et que Mad. F. lui fait à volonté, et sans transition, dire oui et non sur la même question. Il s'en suit certainement la constatation d'un phénomène, c'est-à-dire de la transmission d'une idée à un corps inerte ; mais, outre qu'il en résulte pour nous l'impossibilité de faire une demande dans le but de nous instruire, il pourrait aussi se glisser un doute sur la présence véritable de l'esprit, et la croyance que le fait obtenu n'est que la répercussion de la pensée, un peu comme un miroir répercute une image. Ce serait déjà étrange, mais bien en deçà de tout ce qui nous est promis.

Ce qui précède, Monsieur, vous prouvera que je ne suis point encore un ferme croyant. Je ne suis qu'un chercheur, mais chercheur sincère, désirant ardemment connaitre la vérité, et—s'il faut vous confesser l'effet produit en moi —souhaitant vivement que cette vérité soit telle que nous la présentent vos publications. Une table consultée par moi sur la mission que je devais remplir en ce monde, m'a répondu : "apôtre." Mais ce mot était dans ma pensée en posant la question, de sorte que je ne sais si la table a épelé sous l'impression de mon propre cerveau. J'ai lu dans le journal de Mr. du Potet, que les esprits n'avaient point leur libre arbitre. S'il en est ainsi, s'ils ne sont que des photographies de nos propres sensations, quelle foi peut-on attacher à leurs enseignements ? J'ai éprouvé quelque chose de plus douloureux encore en lisant les revues spirite et spiritualiste que vous avez eu l'extrême bonté de m'envoyer. Quoi ! vous intitulez ces manifestations une religion nouvelle, et les révélations faites par les esprits en France donnent une doctrine complètement opposée à celle des esprits de la Louisiane ? où est donc la vérité ? Vous enseignez, en effet, que notre ame, en

se débarrassant de son enveloppe terrestre, s'élance dans une sphère meilleure, mais analogue ; qu'elle continue sa marche ascensionnelle vers la perfection, avec plus ou moins de rapidité, suivant les facultés qui lui ont été départies, mais que dans cette voie, elle conserve son individualité distincte, qu'elle aime ceux qu'elle a aimés et cesse de haïr ceux qu'elle a haïs ; que sa vie, enfin, résultant de l'accouplement de l'ame et du corps, *commence* sur la terre pour ne plus finir jamais, puisque l'éternité lui appartient.

Les spiritistes (pourquoi ce mot barbare ?) de Paris, admettent un système tout opposé. Suivant leur révélation, l'âme est increéée comme Dieu ; comme lui, elle a existé de tout temps, et sa vie propre se passe en dehors des incarnations successives qu'elle subit comme épreuves. Ses amours ne sont pas de ce monde, qu'elle ne visite que pour y trouver une purification par la lutte et la souffrance. A chaque éclosion, elle doit se revêtir d'une pureté supérieure ; mais pourtant, il lui arrive de faillir dans la lutte, et de retomber plus bas (voir la révélation de Lemaire, le supplicié). Quand, au contraire, elle a pratiqué le bien en ce monde, elle se trouve transportée tout d'un coup non plus à travers une série de cercles épurateurs, comme dans votre système, mais dans une planète heureuse, dans Jupiter ; et là, que se passe-t-il ? L'âme, revêtue d'un nouveau corps, reprend une nouvelle vie ; elle a une enfance, une jeunesse, une maturité, une mort. La première demande aux Esprits est de savoir *s'ils* sont errants ! M. Piérart, dans sa Revue spiritualiste, n'est point aussi explicite. Il admet cependant les préexistences et les incarnations successives.

Franchement, Monsieur, tant que la doctrine spiritualiste ne sera pas mieux déterminée, elle ne satisfera ni ma raison, ni mon cœur, et je comprends peu les consolations dues à la lecture du système de M. Allan Kardec. Mon cœur se révolte à la pensée d'avoir vécu déjà un nombre indéfini d'existences ; d'avoir, par conséquent, eu des affections de fils, d'époux, de père, d'ami ; d'avoir à chacune de mes vies cru à l'éternité de mon âme, c'est-à-dire de mes affections ; de les éprouver aujourd'hui encore, et de me dire que tous ces élans de moi-même, toutes ces aspirations vers un bonheur partagé, toutes ces mille voix qui crient dans ma poitrine que ces sentiments viennent d'une source éternelle, que tout cela doit disparaître avec mon enveloppe, et que toutes ces joies, toutes ces douleurs ne sont qu'une épreuve dont je ne conserverai pas même le souvenir, puisque je n'ai pas la conscience d'a-

voir existé jamais. Non, Monsieur, aux battements de mon cœur, quand je songe à ma famille, à mes amis, à l'humanité entière pour laquelle j'ai toujours eu une tendresse immense, je sens que ce système est un blasphème de tout ce que nous avons de noble et de saint au-dedans de nous-mêmes !

Ma raison n'est pas plus convaincue. L'absence de souvenir des existences antérieures réduit, en effet, à son effort isolé l'action de l'esprit qui subit une épreuve. S'il avait la conscience de ses souffrances passées, il y puiserait une valeur nouvelle ; mais où prend-il la force qui lui est nécessaire ? Dans l'enseignement des religions existantes ? Il les déclare fausses. Dans l'espoir d'un meilleur avenir ? mais qui lui en donnera connaissance ? Et n'y a-t-il pas quelque chose d'affreusement désenchanteur à penser en mourant qu'on dit adieu pour l'éternité à tout ce qu'on a connu ici-bas ?

Ce serait du panthéisme pur, si l'esprit révélateur n'avait indiqué une vie à part, en dehors de ce monde. Mais, tout compte fait, j'aime mieux le dogme catholique. S'il nous effraie au nom de l'enfer, il nous rassure au nom du paradis. Nous y retrouvons ceux que nous avons aimés, et nous les retrouvons pour l'éternité. Si la contemplation de Dieu paraît moins rationnelle, comme bonheur, que le perfectionnement gradué, au moins ne perdons-nous pas notre individualité, et nous enseigne-t-on que nos parents veillent sur nous et qu'à notre tour nous remplirons ce rôle de protecteurs vis-à-vis de ceux qui doivent nous survivre.

Votre théorie, Monsieur, n'a point de ces contradictions, et ma table, souvent interrogée au sujet de Mr. Kardec, n'a jamais hésité à me répondre qu'il est dans l'erreur. Mais, de bonne foi, où trouverai-je la preuve qu'il a tort et que vous avez raison ? Tous les deux vous produisez les mêmes miracles ; tous deux vous puisez vos enseignements aux mêmes sources. Où donc est l'erreur ? Il est dans ma nature, Monsieur, de chercher à creuser profondément pour juger de la solidité des assises ; mais une fois convaincu, je n'hésite aucunement à manifester hautement ma croyance. Je suis inaccessible au " qu'en dira-t-on," au ridicule, à toutes ces armes décochées contre les esprits faibles ou mal armés de leurs convictions. Je ne demande pas mieux que de m'édifier, et quand je le serai, vous n'aurez pas de champion plus zélé ; mais je suis sans enthousiasme, précisément parce que je doute. Vos publications semblaient regarder le catholicisme comme votre plus puissant adversaire. Croyez-moi, Monsieur, le dogme de la réincarnation est un ennemi bien autrement

dangereux : toutes les ames tendres, c'est-à-dire les meilleures et les plus disposées à la foi, se révolteront à l'énoncé de ce système et confondront, dans leur répulsion, toutes les écoles.

Puisque vous êtes en communication avec les esprits, soumettez-leur cette lettre, écrite au courant de la plume, et dont je vous livre l'idée pour en faire ce que bon vous semblera. Provoquez des manifestations qui unifient vos doctrines et détruisent les perplexités qu'éprouveront tous ceux qui cherchent avec sérieux et bonne foi. De mon côté, je ferai mon possible pour arriver à des résultats spiritualistes, et je ne manquerai pas de vous informer de ce que j'aurai obtenu.

L. Favre Clavairoz.

— Oui, tâchons d'unifier nos doctrines, et pour cela n'ayons en vue que le bien de la grande famille humaine ; soyons inaccessibles à la vanité, au lucre, au parti pris.

Il y a six ans, un homme venu après nous, et mal préparé, voulut former aussi des cercles spiritualistes ; il y faisait commencer les séances par un *Pater*, quelque peu défiguré, et les sectaires qui se distinguaient recevaient des *étoiles* d'or ou d'argent, que les Esprits étaient censés avoir décernées !.... L'inventeur a disparu de la scène, mais le mal qu'il a produit n'a pas encore cessé entièrement. O amis que l'on a égarés ! réfléchissez et comprenez enfin que ces hochets n'eurent jamais qu'une origine bien terrestre !

Les feuilles spiritualistes ne sont pas toujours d'une extrême prudence ; elles publient quelquefois trop légèrement des relations non signées, ou signées de simples initiales, et quelquefois signées en plein, mais cependant trop improbables. La plupart des journaux amis ont beau ne pas reproduire ou traduire ces relations, les ennemis du spiritualisme s'en emparent de préférence à des faits mieux attestés, et ils tâchent ainsi de faire rire à nos dépens. "Rira bien qui rira le dernier"; mais, d'ici là, que de mal ne pourrait-on pas prévenir !

THÉORIES.

A des objections que l'on nous oppose encore quelquefois, Mr. Newton, l'un des éditeurs du *Spiritual Age*, a fait à peu près cette réponse, à laquelle nous avons bien des raisons de nous associer :

La théorie spiritualiste repose sur deux considérations :

1o. Ce n'est pas nous qui l'avons formulée les premiers, et

nous ne l'acceptons qu'autant qu'elle nous est prouvée par des faits. C'est à l'intelligence qui se manifestait que nous sommes redevables de cette théorie ; et quoique cela fût déjà une preuve au moins présomptive d'une origine spirituelle, la chose semblait tellement improbable par sa *nouveauté*, que nous avons exigé d'abondantes preuves avant de l'admettre comme une réalité. Lorsque, dans un cas donné, cette preuve nous est fournie, nous croyons ; autrement, nous ne croyons pas, quoique nous n'ayons peut-être aucune bonne raison pour nier absolument.

2o. Mais nous affirmons que ce qu'il y a d'imparfait dans les communications, tel que les incorrections de langage, la pauvreté d'idées, et même les erreurs de fait, ne suffit pas pour faire rejeter cette théorie, dans les cas où il est dit que la communication vient d'outre-tombe, et bien moins encore lorsque, malgré ces imperfections, on reconnaît une preuve claire de l'intervention des Esprits. La raison en est simple : c'est que toutes ces imperfections *peuvent* résulter de l'instrument, ou médium.

La première de ces deux considérations n'exige aucun développement. Quant à la seconde, nous allons tâcher de la justifier, en présentant ce qui nous semble la véritable théorie des diverses espèces de médiums qui s'y rapportent.

Il est évident que les Esprits désincarnés agissent de diverses manières et à des degrés différents sur les médiums.

Nous concevons que l'une de ces manières s'exerce par la suggestion ou infusion des idées dans l'entendement du médium, et que celui-ci, bien éveillé et agissant, à son insu, de concert avec l'Esprit inspirateur, fournit l'expression, le langage. C'est là l'inspiration consciente, et nous croyons que cette sorte de médiums est la plus élevée, quoiqu'elle puisse ne fournir aucune preuve claire d'intervention spirituelle extérieure, excepté au médium lui-même.

Une autre manière se reconnaît au contrôle de l'organe de la parole, ou de la main, par une volonté étrangère au médium, celui-ci conservant la connaissance de ce qu'il fait.

Une troisième se distingue par le contrôle plus ou moins complet de l'organisme du médium, la conscience de celui-ci étant éliminée et son esprit inactif.

Il existe une grande variété de médiums, mais ce que nous venons de poser suffit à notre objet d'à présent.

En ce qui concerne les médiums de la première catégorie, on ne doit pas s'attendre à ce qu'ils transmettent des idées excédant leur *capacité* mentale : ce serait peut-être aussi im-

possible que de forcer le torrent du Niagara à passer par un petit tube. Ils peuvent cependant exprimer des idées qui dépassent leur propre savoir ; mais si l'esprit inspirateur veut en transmettre de beaucoup trop grandes pour le *calibre* intellectuel du médium, il est évident que ce dernier ne traduira pas celles-là, mais seulement celles qui *pourront passer*. Et il ne faudra pas non plus s'attendre à ce que, dans l'expression des idées, il ne fasse pas usage de tournures de langage qui lui sont familières, quoique cependant l'élévation momentanée où se trouve son esprit puisse le faire exceller, plus ou moins, dans son style habituel.

Quant aux médiums de la seconde et de la troisième catégories, ceux-là, dit-on, pourraient faire davantage : si un esprit désincarné contrôle directement les organes du médium, pourquoi celui-ci ne pourrait-il pas dire un mot aussi bien qu'un autre, et rendre ainsi les plus grandes idées que l'esprit d'un archange ait jamais pu concevoir, comme il exprime les idées étroites qui lui sont familières à lui-même ? L'organisme humain n'est-il pas "un instrument parfait" pour l'expression de la pensée, et par conséquent l'insignifiance et les imperfections que l'on rencontre si souvent dans les communications, ne doivent-elles pas être attribuées à l'Esprit qui communique, plutôt qu'à l'organisme dont il se sert ?

Nous ne le pensons pas, et nous allons en dire les raisons.

On admet généralement que nos organes externes reçoivent l'impulsion de l'ame (intellect, conscience, volonté), par l'intermédiaire d'un *quelque chose*, fluide nerveux ou organisme impondérable qui est comme emboîté dans le corps grossier. Ce quelque chose doit être un instrument complet, propre à représenter les idées conçues par le principe qui pense, dont il doit être à tous égards la contre-partie, mais *négatif* par rapport à ce principe, afin d'être contrôlé par lui. On peut donc considérer l'esprit humain comme embrassant deux parties : l'une *positive*, qui pense ; l'autre *négative*, qui est le médium dont la première se sert dans ses rapports avec le monde extérieur. La première conçoit les idées, l'autre donne une forme à ces idées en les transmettant au dehors, mais toutes deux agissent ordinairement de concert, et c'est pourquoi il y a peu de personnes qui se doutent de cette dualité de l'esprit incarné.

Mais cette portion négative a besoin d'éducation : il faut lui enseigner à exprimer, à représenter par la parole, l'écriture ou autrement, les pensées et les déterminations de la partie supérieure ou positive ; et tant qu'elle n'est pas en-

tièrement au fait, elle agit imparfaitement. Que de peines avant que l'écolier parvienne à imiter l'exemple d'écriture qu'il a devant lui ! Que d'efforts et de temps perdu avant de se débarrasser des mauvaises habitudes de prononciation et des fautes de grammaire, lorsque cependant l'esprit comprend ce qui est bien et tâche d'y atteindre ! La raison de ces difficultés est que la partie négative de l'appareil mental a besoin d'éducation pour devenir un bon instrument de communication entre le dedans et le dehors. Et comme cette partie négative se compose de matériaux inférieurs à ceux de la partie pensante, elle n'arrive jamais à exprimer pleinement les plus grandes conceptions de cette dernière. Les poètes, les musiciens, les artistes savent très-bien cela.

Cette courte analyse doit suffire pour faire comprendre qu'*aucune organisation humaine n'est capable de transmettre* PARFAITEMENT *toutes les conceptions de l'ame :* elle est défectueuse au moins proportionnellement à l'éducation qu'elle a reçue. Et si tel est le cas pour l'esprit incarné, il doit en être absolument de même pour les Esprits désincarnés, soit qu'ils inspirent immédiatement cet esprit incarné (c'est-à-dire le *médium*), soit qu'ils prennent sa place et agissent directement sur son organisme.

Ainsi, la théorie des médiums, comme nous la comprenons, s'accorde parfaitement avec le sens commun et l'expérience. L'idée et le langage peuvent appartenir à l'Esprit désincarné qui communique, mais ils peuvent aussi participer du médium et être modifiés par son degré de capacité ou d'instruction. Et cela est d'accord avec ce que les théologiens intelligents pensent des auteurs inspirés de la Bible : tous conviennent que les particularités de style manifestées par David, Isaïe, Luc, Jean, Paul et Pierre, appartiennent individuellement à ces hommes inspirés, et cela, en raison de leur éducation.

Au surplus, malgré les imperfections dont nous parlons, et qui sont relatives à notre *état social*, les communications spirituelles ont prouvé et prouvent tous les jours qu'une autre vie nous attend, avec la certitude d'un progrès éternel, le bonheur ne devant dépendre que de nous-mêmes, et elle rendent ainsi à l'humanité un immense service là où les prêtres avaient complètement échoué.

BIBLIOGRAPHIE.

INSTRUCTION PRATIQUE SUR LES MANIFESTATIONS SPIRITES, par Allan Kardec, Paris. Brochure de 146 pages, in-12.

Au moment où nos libraires annonçaient cet ouvrage en vente, nous en recevions un exemplaire, dû à l'obligeance d'un de nos amis de Paris. Nous voudrions ne dire que du bien de cette publication ; mais, là comme en toutes choses, l'erreur se glisse un peu à côté de la vérité. Nous aimons beaucoup cette sentence de l'auteur (page 105) : Il est "toujours dangereux de se faire des théories sur les choses que l'on n'a pas approfondies, ou dont on n'a pu voir qu'une face"; mais il n'est pas évident qu'il ait lui-même eu le temps d'envisager le sujet sous tous ses aspects. Ce sont peut-être ses idées sur la réincarnation qui lui font dire (pages 118–119) que les Esprits ne s'intéressent plus guère à nous et qu'il faut les appeler directement ; l'expérience lui prouve, dit-il, qu'en tout état de cause, l'évocation est préférable. Et (page 96) : "Cet Esprit ne viendra pas, si on ne l'appelle pas."

Nous nous bornerons à faire remarquer que l'Esprit qui se manifesta le premier aux demoiselles Fox n'avait pas été appelé, et que ceux dont nous avons publié une foule de communications et quelques poésies justement admirées, vinrent aussi de leur chef, comme ils reviennent encore la plupart du temps. Ce sont les Esprits qui ont eu l'initiative dans ces manifestations, et ils y ont travaillé pendant des siècles, avant de réussir. Cela prouve qu'ils s'intéressent encore beaucoup à nous.

Il est dit (page 139), à propos des *Entretiens familiers d'outre-tombe*, publiés dans la *Revue Spirite* : "On peut les prendre pour types de la marche à suivre dans les rapports que l'on veut établir soi-même avec les Esprits". Nous recommandons, au contraire, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait conduire à des résultats aussi regrettables que celui dont nous avons parlé quelques pages plus haut.

Mais après quelques modifications, le livre de Mr. Kardec contiendra encore une masse d'instructions précieuses, et c'est avec beaucoup de plaisir que nous en recommandons la lecture.

FIÈVRE JAUNE.

PROPHYLAXIE HOMŒOPATHIQUE DE LA FIÈVRE JAUNE, ou moyens de se préserver de cette affreuse maladie.

Cet opuscule de trois pages est la reproduction que Mr. le Dr. Taxil a fait faire, pour une distribution générale, d'un article qu'il avait d'abord publié dans le *Praticien Homœopathe*, et que divers autres journaux ont copié. Nous regrettons que le peu de place qui nous reste ne nous permette pas d'en faire autant.

Puisqu'on néglige les précautions hygiéniques ; puisque au lieu de nous enseigner à conserver la santé on nous a fait apprendre la danse et l'escrime, au moins que les personnes qui ne sont pas acclimatées essaîent du préservatif dont l'homœopathie se dit en possession : cela ne gêne en rien et ne coûte pour ainsi dire rien.

"Toute la médecine est dans l'expérience," a dit Hippocrate, et l'expérience prouve que la branche aînée de la "science" médicale est parfaitement impuissante contre l'épidémie qui règne ici depuis un mois : elle saigne, elle glace les malades, mais elle en guérit fort peu. Que l'on donne à la branche cadette une chance de prouver ce qu'elle avance ! Il peut sembler étrange que des globules d'Aconit et de Belladone préservent de la fièvre jaune ; mais que l'on se rappelle ce qu'a fait un globule de vaccin, depuis soixante ans, malgré l'opposition des corps savants, qui est toujours la même à chaque nouvelle découverte.

On nous a raconté des faits qui sembleraient concluants ; il faut les multiplier, et ensuite les porter à la connaissance du public.

Comme moyen curatif, nous pouvons assurer que la méthode dite *de Raspail*, a conduit à des résultats tout à fait satisfaisants. Mais l'épidémie régnante est-elle simplement la fièvre jaune ?

Un jour peut-être nous saurons mieux : ce sera lorsque nous aurons trouvé des médiums d'un *calibre* mental propre à nous transmettre sûrement les avis d'Hippocrate, de Hahnemann et de tant d'autres grands médecins, qui ont sans doute appris encore dans l'autre monde, et qui ne demandent pas mieux que de nous éclairer, si nous savons trouver le moyen de les comprendre.

Imprimerie de J. Lamarre.